

denis hollier

le collège de sociologie

texte de bataille, caillois, guastalla, klossowski,
kojève, leiris, lewitzky, mayer, paulhan, wahl, etc.



Extrait de la publication



idées / gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1979.*

A L'EN-TÊTE D'ACÉPHALE

On pourrait commencer comme ça :

« N'avez-vous pas entendu parler de ces fous qui allumaient une lanterne en plein midi puis se mettaient à courir sur la place de la Concorde en criant sans arrêt : “ Je cherche la société! Je cherche la société! ” »

Ils se disaient sociologues. En fait, ils étaient fous — fous de la société, comme d'autres en ont été les suicidés, comme d'autres furent fous de Dieu, de ceci ou de cela. Ils pensaient que c'était à la société de répondre de la folie (celle de Nietzsche, celle de Van Gogh) et qu'elle devait le faire devant la folie elle-même. Que la société n'avait pas d'autre répondant que la folie, seule à sa mesure ou démesure. Le roi avait son fou. Ils se voulaient les fous d'une société sans roi.

Soi-disant sociologues, ils s'étaient fait de leur discipline une image qui n'eût pas manqué de surprendre les maîtres qu'ils s'étaient choisis. Ces derniers avaient confié à leur jeune ambition l'avenir de la cadette des sciences, du dernier rejeton de l'arbre du savoir. Une curieuse opération allait la transformer entre leurs mains : la sociologie ne serait plus une science, mais quelque chose de l'ordre d'une maladie, une étrange infection du corps social, la maladie sénile d'une société acédieuse, exténuée, atomisée. Vieil Occident, je te salue.

C'est ainsi que réunis en Collège ils complotèrent de faire éclater en épidémie cette maladie qui ne sévissait encore qu'à l'état endémique. Du bon usage de la sociologie : la rendre contagieuse, virulente, assurer sa propagation rapide, imparable. Ces démons de midi voulaient prendre la société dans le faisceau de leur lanterne : c'était pour lui inoculer ce virus savant. C'était aussi, espéraient-ils, pour que, après avoir ainsi « contracté » la sociologie, la société elle-même à son tour se contractât — comme le fait un muscle tétanisé. Ils fomentaient de remplacer les théories du contrat social par une technique des contractions collectives, une sorte d'art de la crampe à l'usage des kinésithérapeutes du corps social. L'avenir seul révélerait à ces apprentis sociologues déguisés en médecins si leur *pharmakon* était poison ou vaccin. Si ces contractions étaient les derniers spasmes d'un monde agonisant ou si elles annonçaient une naissance : celle d'un monde nouveau, titanesque, tétanisé, teutonique.

Seconde version : on pourrait aussi changer d'âge, changer de maladie et commencer comme ça (style Balzac après Nietzsche) :

« Il s'est rencontré, sous la Troisième République et dans Paris, trois jeunes hommes également frappés de la même maladie : ils étaient tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles, assez probes entre eux pour ne point se trahir, etc., etc. »

Cette seconde version ne jouerait plus, dans un mouvement de surenchère entropique, la carte de la sociologie comme maladie sénile, mais au contraire celle de la jeunesse comme maladie résolument infantile du vieil Occident (je te salue), de la jeunesse comme ordre dans le désordre vieux-bourgeois : ces collégiens n'avaient pas quitté l'âge des chevaleries, des sociétés secrètes et des conspirations. L'âge où l'on s'abandonne à toutes les envies de dire nous. L'âge des fidélités, du

tous pour un, du tous comme un, du tous contre un. Ils avaient l'âge de la lutte des classes d'âge.

(Les membres du Collège de Sociologie devaient tous, chacun à leur manière, désertier ce combat sans avenir, ce combat dirigé contre l'avenir et le désir de durer. Ils ont connu, la guerre aidant, ce retour d'âge que Leiris avait banalement appelé l' « âge d'homme » juste avant qu'elle n'éclate. Telle est la logique des classes d'âge et la trahison qu'elle implique. Car si la loi commune concède qu'on soit jeune de naissance, elle veut aussi (sauf l'improbable grâce tragique qui ferait sortir dudit « on ») qu'on meure de vieillesse ou d'une quelconque variante de l'âge. Qu'on meure dans la classe d'âge où on n'est pas né, du côté de ceux chez qui on refusait de vivre. Qu'on trahisse sa naissance en mourant. La lutte des classes d'âge, une cause incontournable mais perdue. Condamnée. Moins à la défaite qu'à la trahison. Par suite du mouvement tournant conjugué de la force de l'âge et de celle des choses, si la jeunesse a été l'âge des fidélités, la fidélité n'est bientôt plus à l'horizon qu'une erreur de jeunesse, une faute mineure. Mineure, puisqu'on se trompe toujours pour avoir été enfant avant que d'être homme. Il n'y a pas de culpabilité majeure.

La jeunesse peut être une maladie infantile. Il est quand même assez rare qu'on en meure. On peut tout au moins essayer de ne pas en guérir trop vite. Trouver un équilibre à mi-chemin du repoussant et de l'impossible, entre l'épaisse innocence adulte et l'irréalisable faute majeure. Ne pas faire l'apologie de la trahison, mais moins encore celle de la fidélité. Qu'on ne puisse pas servir deux maîtres à la fois n'est pas une excuse pour en servir un seul. Que jeunesse se passe, mais en se trompant. Adultère plutôt qu'adulte. De l'erreur à l'errance. Et sans droit. Dans un siècle qui a généralisé la dictature du politique, il ne reste plus qu'un impératif moral : ne pas être trop collant, adhérer le moins possible et si possible décoller. Au

terme de leur croisade, les chevaliers de l'Ordre des Sociologues devaient, à la Lawrence, se convertir en Infidèles.)

L'histoire, qui est pour Joyce un cauchemar dont il n'arrive pas à se réveiller, serait plutôt pour le Collège de Sociologie un cauchemar qui empêche de s'endormir. D'où une tension insomniaque que qualifient de dangereuse ceux pour qui l'histoire doit rester le plus fidèle gardien des sommeils dogmatiques.

Une première question : quelle science des rêves rendra raison de ce sommeil de la raison ? Une deuxième : qu'entend-on par pensée dangereuse ? Ou plutôt quelle pensée, si on y pense, n'est pas dangereuse ? Quelle pensée, pour peu qu'on y pense, ne nous ferait pas perdre le sommeil ?

Le Collège de Sociologie n'a pas développé une doctrine arrêtée, systématique. On trouvera qu'il a laissé de côté beaucoup de « problèmes », certains d'entre eux intentionnellement. Sur d'autres, l'unanimité de ses membres n'a pas été obtenue. Mais si, par-delà ces flous, ces lacunes et ces divergences, il fallait rassembler le Collège autour d'une formule, je proposerais cette sorte de slogan : la guerre contre l'armée. Il ne s'agit pas d'une position pacifiste. Héraclite a dit l'identité du temps et du conflit. A la fin des années trente, le temps était plus que jamais à la guerre. Ce qu'on dénonce, c'est la militarisation de la guerre, l'encasernement disciplinaire de l'agressivité. Bataille définissait l'espèce humaine par sa capacité à se mettre au « garde-à-vous ». C'était pour regretter que l'homme tienne à ce point à se distinguer des autres espèces vivantes : on finit par ne plus le distinguer d'une espèce de cadavres.

Les politiques disent : la guerre est une affaire trop sérieuse pour qu'on l'abandonne aux militaires. Pour le Collège, elle serait trop tragique pour être gérée par des militants. Vieux thème aristocratique qu'on

retrouve partout de Montaigne à Nietzsche. La guerre n'est plus ce qu'elle était. Elle aussi a vieilli et l'âge lui a fait perdre toute trace de la qualité qu'autrefois elle était seule à pouvoir conférer : la noblesse. Surimpression ici des deux enseignements sur lesquels le Collège étayé ses réflexions : le Mars de Dumézil rejoint le Hegel de Kojève ; les métamorphoses animales du guerrier germanique viennent se greffer sur le désir anthropogène de reconnaissance qui combat à main nue et à visage découvert. Ce qui est une autre histoire, l'histoire de la folie guerrière.

Conçu dans les premiers mois de 1937, le Collège de Sociologie officiera de novembre 1937 à juillet 1939 : deux années scolaires. S'il s'arrête à cette date, ce n'est pas tout à fait de lui-même. Sans doute traversait-il une crise. Il n'empêche que c'est la guerre qui lui a coupé la parole. Ses membres pensaient tous qu'à l'automne ses activités reprendraient. Leiris, pourtant le plus sceptique d'entre eux, suggérait même qu'un congrès soit convoqué pour la rentrée.

C'est Monnerot qui l'a baptisé « Collège » — avant de se voir éloigner de la communion. Il ne faut pas entendre par ce terme un établissement qui serait principalement voué à l'enseignement, il connote aussi une organisation collégiale, une cléricature. Le mot indique donc moins un rapport hiérarchique entre maîtres et apprentis qu'un rapport égalitaire entre des pairs que réunissent des affinités électives. Le Collège de Sociologie ne se fixera pas comme tâche l'enseignement de la sociologie, mais sa consécration, sa sacralisation : elle ne sera plus simplement la science (profane) du sacré, mais se verra élevée au rang de corps de doctrine sacré.

Quant au choix du terme de « sociologie », il marque une pseudo-valorisation de la science invitée, comme troisième larron, à geler le conflit de la politique et de l'art, du communisme et du surréalisme. Aussi,

derrière ce premier masque de savant, un autre apparaîtra-t-il rapidement, mi-guerrier, mi-religieux.

Le directoire du Collège est composé d'un triumvirat où se trouvent, par ordre d'âge décroissant : Bataille, Leiris, Caillois. Leiris ne fera jamais plus que se prêter à cette entreprise à laquelle ses collègues se donneront corps et âme, pour laquelle ils donneront même, quelque temps, leur âme dans l'espoir qu'elle prenne corps. L'identité de vues ne sera pas totale pour autant entre Bataille et Caillois. Sans doute l'orientation mystique des recherches et de l'expérience de Bataille n'avait-elle pas alors la netteté que lui donne aujourd'hui le recul. Mais il est très probable que Caillois aurait été plus réticent à l'égard de l'entreprise s'il avait été à même d'en pressentir l'ampleur. De son côté Caillois développait déjà, à propos du pouvoir, des hantises qui s'accordent difficilement avec ce que Bataille décrit au même moment sous le nom de souveraineté, qui est négativité sans emploi. Si, comme Bataille le dira, il faut choisir entre pouvoir et tragédie, il est vraisemblable que leurs choix se seraient opposés : volonté de puissance du côté de Caillois, désir de tragédie du côté de Bataille. Dans un ironique chassé-croisé, on voit alors Caillois, qui cite volontiers Sacher Masoch, développer des fantasmes qu'on pourrait qualifier en gros de sadiques, alors que Bataille, grand lecteur de Sade, se montre attaché à des valeurs, à des scénarios davantage empreints de masochisme.

Les orateurs de la première année, à une exception près (celle de Kojève), ont été les membres du directoire. Et même, pour l'essentiel (puisque Leiris n'y a parlé qu'une fois), le duo Bataille-Caillois; réduit bientôt par la maladie de Caillois au seul Bataille qui sera contraint d'accomplir, pendant plusieurs semaines, des performances de ventriloque, parlant tour à tour pour Caillois et pour lui-même. L'affiche de la seconde année contraste avec ce

soliloque en partie involontaire. Elle est plus éclectique et cette ouverture témoigne de l'intérêt suscité par l'entreprise : on a pu y entendre Klossowski, Guastalla, Lewitzky, Hans Mayer, peut-être Duthuit, Paulhan, Wahl, Landsberg...

Il semble que les séances du Collège ont été fréquentées par une audience nombreuse, variée, mouvementée. Elles avaient lieu rue Gay-Lussac, dans l'arrière-boutique d'une librairie, la Galerie des Livres, d'abord le samedi, ensuite le mardi, à neuf heures et demie du soir. Dans l'auditoire, selon les jours, on pouvait voir Julien Benda assis à quelques rangs de Drieu la Rochelle, ou Walter Benjamin qu'accompagnaient les réfugiés de l'École de Francfort, Horkheimer ou Adorno.

Quant à la toile de fond, elle était particulièrement sombre en ces années où Daladier enterrait un Front populaire à qui chacun avait quelque chose à ne pas pardonner, pendant que Hitler, de son côté du Rhin, poursuivait bon train une résistible ascension qui le faisait déjà se sentir à l'étroit. Robert Aron a baptisé cette époque « La fin de l'après-guerre », Raymond Queneau « Le dimanche de la vie », Jean-Paul Sartre « Le sursis ».

On trouvera dans ce volume — authentically restored, comme disent les Américains — les restes pieusement colligés de ce dernier des groupes d'avant-garde d'avant-guerre. Une première section rassemble les quelques publications qui ont paru, sous le nom du Collège de Sociologie, dans les revues de l'époque. La section la plus importante vient ensuite : celle des exposés lus au cours de ces réunions. C'est aussi la section la plus mutilée. Pour plusieurs de ces conférences, rien n'a été retrouvé — dans certains cas parce qu'elles ont été perdues, dans d'autres parce que tout simplement elles n'avaient pas été rédigées. Pour d'autres encore, je n'ai disposé que de notes très

sommaires. Je me suis efforcé chaque fois de maintenir le vide de ces cases au moyen d'un échafaudage ou d'un replâtrage que j'espère assez indicatif pour permettre au lecteur d'imaginer ce dont il retournait au Collège ce soir-là, mais assez visible aussi pour qu'il sache qu'il ne s'agit de rien de plus que d'une restauration, entreprise aléatoire. Du moins devrait-on de la sorte avoir une vue d'ensemble sur le calendrier. Une dernière section, qui n'a rien d'exhaustif, rassemble des lettres, quelques notes et surtout une sélection de jugements portés sur l'entreprise, sur le coup et après lui, par ceux qui étaient dedans et d'autres qui l'étaient moins.

Quant au bain de pieds plus ou moins pédant que j'ai fait prendre à certaines de ces pages, je n'avouerai d'autre excuse qu'une faiblesse que j'espère passagère : m'être laissé tenter par le masque provisoire, intraduisible et vide de l'apprenti sourcier.

Berkeley, le 7 juillet 1977

Denis Hollier

Publications

Quand elles sont appelées par un astérisque, les notes sont de l'auteur. Quand elles le sont par un chiffre, elles sont de l'éditeur.

Les initiales O.C. renvoient aux Œuvres Complètes de G. Bataille en cours de publication aux Éditions Gallimard.

*Note sur la fondation d'un Collège de Sociologie **

[Cette « Note » a paru en juillet 1937 dans le n° 3-4 d'Acéphale. Dans le sommaire de cette revue elle est annoncée comme « Déclaration relative à la fondation d'un Collège de Sociologie ». Elle sera reprise, exactement un an plus tard, dans l'« Introduction » que signe Caillois à l'ensemble « Pour un Collège de Sociologie » publié en tête de la N.R.F. de juillet 1938. Son texte sera alors augmenté de l'alinéa

* Cette déclaration a été rédigée dès le mois de mars 1937. L'activité de ce Collège commencera en octobre : elle comportera tout d'abord un enseignement théorique sous forme de conférences hebdomadaires. La correspondance doit être adressée provisoirement à G. Bataille, 76 bis, rue de Rennes (6^e)¹.

1. Trois points au sujet de cette note en bas de page : 1^o les signataires datent de mars 1937 la rédaction de ce manifeste : il est donc contemporain, à peu près, de la lecture que Caillois a faite du « Vent d'hiver » (cf. plus bas p. 75); 2^o ce n'est pas en octobre, mais le 20 novembre (1937), que l'activité du Collège commencera; 3^o cette activité, est-il dit, « comportera tout d'abord un enseignement théorique » : cette discrète locution adverbiale est la seule trace, dans ce manifeste, des ambitions « pratiques » du Collège et de son intention de reprendre à son compte pour l'exploiter ce qui vient d'être défini comme le caractère « activiste » des représentations collectives. Avec son alinéa terminal (mais on ne sait pas s'il a été retranché, par mesure de prudence, de cette première publication ou s'il a été ajouté, pour plus de clarté, à la suivante), la version de ce manifeste qui figurera en 1938 dans « Pour un Collège de Sociologie » (à la fin de l'« Introduction » signée par Caillois) sera par contre beaucoup plus explicite sur les ambitions conjuratoires de ces sociologues.

terminal, mais dépouillé en même temps de sa grappe de signatures.

Le premier numéro d'Acéphale avait paru en juin 1936, publié par l'éditeur G. L. M. (Guy Lévis Mano) qui allait faire paraître en octobre, illustrée par André Masson comme l'était Acéphale, la plaquette de Bataille *Sacrifices*. A côté de celui de Bataille, deux noms à la direction de cette revue : Georges Ambrosino et Pierre Klossowski.

A la même date (juin 1936) paraît aux E.S.I. (Éditions sociales internationales) la revue *Inquisitions* (« Organe du Groupe d'Études pour la Phénoménologie humaine ») que dirigent Aragon, Caillois, Monnerot, Tzara — mais dont il semble que l'initiative revienne avant tout à Caillois.

Jean Wahl comparera, dans une note de la N.R.F. d'août 1936, ces deux revues contemporaines : « En même temps qu'*Inquisitions* a paru *Acéphale*, la revue de Bataille et de Masson ; Caillois cherche la rigueur, Bataille fait appel au cœur, à l'enthousiasme, à l'extase, à la terre, au feu, aux entrailles. »

Mais *Inquisitions* ne passera pas l'été, n'aura pas de second numéro. Caillois a raconté, dans un entretien avec Gilles Lapouge, sa rencontre avec Bataille, vers cette date, chez Jacques Lacan, et ce qu'il s'ensuivit : « Nous nous sommes vus ensuite assez souvent et nous avons eu, avec Michel Leiris, l'idée de fonder une société d'études, qui deviendra le Collège de Sociologie » (La Quinzaine littéraire, du 16 au 30 juin 1970).

En même temps que la revue *Acéphale* et comme dans son ombre, une société secrète homonyme était le théâtre d'activités aujourd'hui encore secrètes pour l'essentiel. Bataille en était le fondateur et l'animateur. Mais aucun des autres membres du directoire du Collège ne viendra l'y rejoindre : Caillois et Leiris déclineront chacun ses invitations.

D'ailleurs, en ce qui concerne Leiris, on ne verra jamais son nom aux sommaires de la revue : pas même parmi les signataires de la « Note » inaugurale des activités du Collège. (Il faut pourtant noter que ça sera la collection « *Acéphale* » — dont ce volume constituera l'unique publication — qui fera paraître en 1938 son *Miroir de la tauromachie*, illustré à son tour de gravures de Masson.) Caillois, par contre, après la faillite d'*Inquisitions*, collabore à *Acéphale* et, dans le même numéro que la « Note », on peut lire de lui un texte intitulé

« *Les vertus dionysiaques* » (le numéro est, lui-même, intitulé « *Dionysos* »). Parmi les collaborateurs de la revue, on relève encore les noms de Jean Wahl et de Jules Monnerot.

Ce numéro « *Dionysos* » de juillet 1937 est le dernier d'Acéphale (un autre paraîtra bien, deux ans plus tard, en juin 1939, mais sous une forme entièrement différente — en particulier : anonyme — ; l'éditeur aussi a changé et la revue est déposée aux « *Galeries du livre, 15, rue Gay-Lussac, Paris (5^e)* », c'est-à-dire à la librairie dont l'arrière-boutique accueillait les réunions du Collège de Sociologie). La revue Acéphale cède donc, en quelque sorte, le terrain au Collège de Sociologie qui cherchera, mais sans succès, à créer son propre organe de publication.]

1. Dès qu'on attribue une importance particulière à l'étude des structures sociales, on s'aperçoit que les quelques résultats acquis par la science en ce domaine non seulement sont généralement ignorés, mais de plus sont en contradiction directe avec les idées en cours sur ces sujets. Ces résultats, tels qu'ils se présentent, apparaissent extrêmement prometteurs et ouvrent des perspectives insoupçonnées pour l'étude du comportement de l'être humain. Mais ils demeurent timides et incomplets, d'une part parce que la science s'est trop limitée à l'analyse des structures des sociétés dites primitives, laissant de côté les sociétés modernes, d'autre part parce que les découvertes réalisées n'ont pas encore modifié aussi profondément qu'on pouvait s'y attendre les postulats et l'esprit de la recherche. Il semble même que des obstacles d'une nature particulière s'opposent au développement d'une connaissance des éléments vitaux de la société : le caractère nécessairement contagieux et *activiste* des représentations que le travail met en lumière en apparaît responsable.

2. Il suit qu'il y a lieu de développer entre ceux qui envisagent de poursuivre aussi loin que possible des investigations dans ce sens, une communauté








morale, en partie différente de celle qui unit d'ordinaire les savants et liée précisément au caractère virulent du domaine étudié et des déterminations qui s'y révèlent peu à peu.

Cette communauté n'en reste pas moins aussi libre d'accès que celle de la science constituée et toute personne peut y apporter son point de vue personnel, sans égard au souci particulier qui la porte à prendre une connaissance plus précise des aspects essentiels de l'existence sociale. Quels que soient son origine et son but, on considère que cette préoccupation est suffisante à elle seule pour fonder des liens nécessaires à l'action en commun.

3. L'objet précis de l'activité envisagée peut recevoir le nom de *sociologie sacrée*, en tant qu'il implique l'étude de l'existence sociale dans toutes celles de ses manifestations où se fait jour la présence active du sacré. Elle se propose ainsi d'établir les points de coïncidence entre les tendances obsédantes fondamentales de la psychologie individuelle et les structures directrices qui président à l'organisation sociale et commandent ses révolutions.

GEORGES AMBROSINO, GEORGES BATAILLE,
ROGER CAILLOIS, PIERRE KLOSSOWSKI,
PIERRE LIBRA, JULES MONNEROT¹.

1. 1^o On remarquera que Leiris ne figure pas au nombre des signataires de cette « Note ». 2^o Georges Ambrosino, physicien, ne prendra pas la parole au Collège. 3^o Klossowski y parlera, dans la seconde année, mais comme Ambrosino il était lié davantage à *Acéphale*. 4^o Je ne sais pas qui était Pierre Libra. On trouvera plus loin sa réponse à l'enquête de Monnerot sur « les directeurs de conscience ». 5^o Quant à Monnerot (qui signe tantôt Jules Monnerot, tantôt J.-M. Monnerot), il avait été, avec Caillois, au comité de direction de l'éphémère *Inquisitions*, avant de collaborer à *Acéphale*. Plus de trente-cinq ans plus tard, en 1974, il reprendra à son compte propre ce titre d'*Inquisitions* pour le

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

denis hollier : le collège de sociologie

Le Collège de Sociologie aura été un groupe littéraire d'avant-garde. Un de plus, c'est vrai. Mais aussi le dernier de la série : il met un point final à l'entre-deux-guerres qui leur a été si complaisant.

Lancées au moment de la désagrégation du Front populaire, ses activités, après avoir traversé la crise de Munich, se concluent avec la Seconde Guerre mondiale : elles auront duré deux ans, 1937-1939. De ce fait, un passage à la limite s'y effectue. Car non seulement Bataille, Caillois, Leiris, dans la meilleure tradition de l'avant-garde (Dada, le surréalisme), se groupent pour s'instituer en Collège. Ils ébranlent cette même tradition en assignant pour objet à leur réunion l'étude des réunions : un " collectif " sur le collectif. D'où la référence à la sociologie. Disant en clair ce qu'un siècle de littérature avait plus ou moins explicitement senti : si Dieu est mort, la société reste notre dernier devoir.

Extrait de la publication

D.H.